

# Ce Breton cultive 1 700 hectares en Ukraine

Michel Herpe, agriculteur originaire de Lanvéneq (56), installé en Ukraine depuis 25 ans, est à la tête de deux exploitations qui totalisent 1 700 hectares de céréales, maïs et oléagineux. Malgré la guerre, le travail des champs se poursuit.

Propos recueillis par Didier Déniel

**Michel, vous vivez en Ukraine depuis 25 ans. Pourquoi vous êtes-vous établi dans ce pays ?**

En France, j'étais gérant d'un supermarché dans le Sud-Finistère. J'en ai eu marre de la grande distribution. J'ai rencontré des étudiants ukrainiens, en France, et nous sommes devenus amis. Je me suis rendu en Ukraine et le pays m'a plu. Je m'y suis installé pour tourner la page, et je ne le regrette pas. Même si, au début, le barrage de la langue ne m'a pas facilité les choses. Au départ, je travaillais dans le bois de chauffage et le mobilier. C'est en Ukraine que j'ai rencontré ma femme. On est revenus en France mais, très vite, j'ai eu l'envie de retourner à l'est.

**Vous gérez actuellement deux fermes de 700 et 1 000 hectares. Pour qui travaillez-vous ?**

Pour un groupe d'investisseurs français dont je fais partie. Et qui m'ont confié la tâche, il y a une douzaine d'années, de trouver des terres à cultiver, en location. Elles sont situées



Michel Herpe, agriculteur breton, gère deux exploitations en Ukraine et continue à travailler, malgré la guerre. Photo D. D.

du pays, entre Lviv et Ternopil. J'y travaille maïs je vis à Ouhhorod, une ville de 110 000 habitants près de la frontière slovaque. Notre exploitation est petite comparée à celles des grands groupes, qui peuvent atteindre 200 000 voire 300 000 hectares.

**Malgré la guerre, continuez-vous à travailler ?**

Oui, la trentaine de salariés est tous les jours sur les exploitations. Nous sortons de l'hiver et il nous faut absolument préparer les terres pour les semis de printemps. On ne joue pas avec la saisonnalité. Et puis, le message du gouvernement est on ne peut plus clair : si demain on arrête de produire, l'économie sera réellement à genoux. Et nous

assiettes. Nous avons de la chance ici, nous sommes à l'ouest, les combats sont éloignés. Et je doute fort, qu'un jour, on voit un char russe dans les parages.

**Qu'est-ce qui a changé pour vous ?**

La majorité de nos productions - maïs, céréales et oléagineux - est destinée à l'export. Comme la guerre empêche toute exportation par les ports ukrainiens de la mer Noire, notre but est d'écouler une partie de notre production par la Roumanie. Par train d'abord, puis par le port de Constanta. Il nous a aussi fallu ajuster notre production. Cette année, on va diviser par deux, voire par trois, notre production de maïs. Un produit qui représente de gros volumes, et qui nécessite une forte consom-

mation de gaz pour le séchage. Comme c'est devenu hors de prix, ça s'adapte.

**Dans quel état d'esprit êtes-vous ?**

On tient le coup, malgré les sirènes qui hurlent la nuit. Ma fille, qui a débuté sa première année de fac, est revenue à la maison. Mon fils est en Belgique. Il est pianiste et s'apprête à donner une série de concerts pour l'Ukraine. On a de la chance d'habiter seulement à 5 km de la Slovaquie. Si demain on se sent en danger on pourra très vite franchir la frontière. En attendant, la solidarité joue à fond ici. En ce qui nous concerne nous accueillons une dizaine de réfugiés chez nous. Des gens originaires de Lougansk, à la frontière russe, où les combats font rage.